

# ***Sud* rend hommage aux lettres cubaines et à Alejo Carpentier**

**Nestor Salamanca León**

*La novela es un instrumento precioso de libertad.  
Es un instrumento que nos permite imaginar nuestra propia historia.*  
Carlos Fuentes

Si l'on compare le nombre et l'importance des textes des auteurs latino-américains parus dans les *Cahiers du Sud* – ne citons ici que *Légendes du Guatemala* du grand Asturias – et ceux consacrés à ces littératures par la revue *Sud*, celle-ci semble négliger quelque peu les écrivains de cette partie du continent. Situation surprenante, si l'on tient compte du grand moment que traversait la littérature latino-américaine tout au long des trois décennies d'existence de *Sud*. Des 119 numéros publiés entre 1970 et 1997, deux seulement lui ont été entièrement dédiés ; plus frappant encore, tous deux avaient pour thème les lettres cubaines...

Nous tenterons dans un premier temps d'expliquer cet « engouement » tout particulier à l'égard de la littérature de l'île. S'agit-il d'une simple coïncidence, d'une volonté éditoriale, d'un engagement politique ou simplement de la fécondité et de la qualité des écrivains cubains ? Dans un second temps nous porterons notre attention sur le numéro publié en hommage à Alejo Carpentier : sa thématique, ses auteurs et l'apport qu'il représente pour les recherches sur le grand romancier ; nous tenterons enfin de souligner les concordances et les discordances des différentes approches proposées.

\* \* \* \* \*

Notre entretien avec Jean-Max Tixier, membre du comité de rédaction de la revue *Sud* depuis 1974 et jusqu'en 1990, nous a permis d'éclaircir un nombre considérable de points d'interrogation. Il nous a confirmé par exemple que les deux numéros relatifs à Cuba avaient été proposés par l'hispaniste Benito Pelegrin, professeur à l'Université d'Aix-Marseille, lui-même collaborateur puis membre du comité de rédaction de la revue de 1977 à 1988. Le numéro *Cuba à travers les poètes de la Révolution (1956-1977)* est publié en 1977. Cette édition bilingue entièrement traduite par le chercheur reconnu qu'est Benito Pelegrin constitue l'aboutissement de son séjour dans l'île caribéenne en

1973. Le professeur réunit, traduit et commente l'actualité de la poésie cubaine depuis l'arrivée de Fidel Castro au pouvoir.

Le numéro consacré à Alejo Carpentier paraît en 1982, deux ans après la disparition du romancier, et se veut un hommage à l'écrivain et à son œuvre. Ce volume fait partie de la Série « Colloques » et groupe les communications de celui qui fut organisé à Paris en avril 1981 à la Maison d'Amérique latine par l'Institut d'Etudes Ibériques et Latino-américaines de la Sorbonne et par le CIEC, Centre Inter-universitaire d'Etudes cubaines. Dans l'avant-propos, Benito Pelegrin révèle son rôle d'intermédiaire entre Paris et Marseille pour la publication des actes, puisqu'il faisait partie du CIEC et collaborait déjà à *Sud*.

Etant donné le titre du volume consacré à la poésie cubaine et l'engagement bien connu de l'auteur d'*Ecue-Yamba-O !*, on ne peut pas éluder la position politique de la revue et de l'ensemble de son comité de rédaction. Le professeur Pelegrin, actif militant socialiste dans sa région, affiche dans le premier volume dédié à Cuba une sympathie ouverte pour le mouvement révolutionnaire. Il écrit :

Cuba est enfin pleinement cubaine depuis sa Révolution. La Révolution, pour les Cubains, est leur première identité, leur dignité conquise fièrement et qu'ils ne semblent pas prêts de vouloir abdiquer. (Introduction à *Révolution poétique et poésie révolutionnaire, CUBA à travers des poètes de la révolution (1956-1977)*, *Revue Sud* 22/23, Marseille, 1977, pp. 2-23)

Dans l'entretien qu'il nous a aimablement accordé, le professeur avoue que ce sentiment d'enthousiasme suscité par ses séjours d'études dans l'île vers les années soixante-dix a été très rapidement remis en cause en raison de la répression politique et de l'immobilisme du régime castriste. Par ailleurs, le grand spécialiste du Siècle d'Or espagnol assume la paternité des deux numéros de *Sud* sur Cuba tout en regrettant l'absence d'autres travaux sur les littératures latino-américaines.

Interrogé sur cet épineux sujet, Jean Max Tixier relève une certaine sensibilité de gauche d'une importante partie des collaborateurs du *Sud*, tout en soulignant l'éclectisme et la largeur d'esprit de la revue dont la principale préoccupation était la diffusion d'œuvres et d'auteurs peu connus, bien que cette politique éditoriale ne puisse pas s'appliquer au célèbre écrivain cubain, prix Cervantes, prix Médicis étranger, plusieurs années candidat au Nobel et dont l'œuvre fut particulièrement bien diffusée des deux côtés de l'Atlantique.

Cette sensibilité de gauche semble être confirmée par l'intérêt porté aux auteurs venus de l'Est : ainsi un numéro est dédié aux littératures de l'URSS, un autre aux aspects de la poésie tchèque sans oublier les volumes consacrés à la poésie soviétique et aux « voix de la Roumanie ». Parmi les auteurs récompensés par un numéro spécial, on trouve également des noms très engagés : l'Égyptien Tawfiq Al-Hakim dont l'œuvre théâtrale reste très politiquement orientée ainsi que l'anticolonialiste malgache Jean Rabearivelo, le poète grec Yannis Ritsos, déporté en 1948 dans l'île de Limnos à cause de ses convictions communistes, et le poète roumain Lucien Blaga.

Certes on ne peut pas accuser la revue de partialité politique puisque bien d'autres auteurs et tendances sont représentés dans les 119 numéros de *Sud*, ni critiquer sa volonté de faire connaître la littérature cubaine, une des plus fécondes du monde hispano-américain, mais peut-être déplorer que d'autres pays latino-américains à la production

aussi prolifique soient absents.

Par ailleurs, l'hommage que *Sud* et les hispanistes français ont voulu rendre à Carpentier semble plus que mérité, et ce n'est pas uniquement à cause de ses origines bretonnes, pour sa francophonie et sa francophilie mais parce qu'il s'agit d'un des plus importants romanciers latino-américains de langue espagnole du XX<sup>e</sup> siècle aux côtés de Borges, Asturias et autres Garcia Marquez pour ne citer que les plus connus en France. Ce numéro réunit les grands noms de l'hispanisme français, en commençant par le regretté Carlos Serrano, organisateur du colloque, et par Benito Pelegrin, responsable de la publication des actes, tout comme les conférenciers Carmen Vásquez, André Saint-Lu, Paul Verdevoye, Carlos Santander et Claude Fell. A cette liste prestigieuse ajoutons les contributions exclusives pour la revue *Sud* de Gérard Dufour et Claude Couffon, entre autres. Le volume portant le titre d'*Alejo Carpentier et son œuvre* réunit dix-huit articles répartis en trois thèmes à savoir : tempo, histoires et poétique. Sept des conférenciers sont des enseignants de La Sorbonne, deux viennent de l'Université d'Aix-Marseille, deux de Toulouse Le Mirail, d'autres appartiennent à diverses universités françaises.

Il faut souligner que l'œuvre de Carpentier fut largement étudiée par les critiques français du vivant de l'auteur, raison pour laquelle, sans doute, le roman qui focalise l'intérêt des participants de ce numéro de *Sud* demeure son dernier grand titre *La Harpe et l'ombre*. Sept articles lui sont exclusivement consacrés, trois partiellement. Publié en 1979, ce court ouvrage aborde le personnage controversé du Découvreur du Nouveau Monde et le Procès de Béatification initié à son égard par le Vatican au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Un motif supplémentaire de cet engouement réside aussi dans le fait que ce roman sur Colomb faisait partie du programme de l'Agrégation d'espagnol en 1981. Outre ces deux aspects, soulignons le sujet particulièrement controversé de l'ouvrage. Dans *La Harpe et l'ombre* l'écrivain cubain déploie sa vocation d'enquêteur, le génie et le sens de l'humour particulièrement aigu qui lui est propre pour démolir une à une les fausses preuves avancées par certains auteurs français comme Léon Bloy pour défendre la sainteté de l'Amiral.

Ce n'est pas la première fois qu'Alejo Carpentier traite les grands événements du Nouveau Monde : ses plus prestigieux romans se situent en effet aux époques fondamentales de l'Histoire des Caraïbes. *Le Royaume de ce monde* (1949) relate la révolte des esclaves d'Haïti et l'ascension au trône de Henri Christophe, le premier roi du continent ; *Le Siècle des lumières* (1962), son plus célèbre roman, suit la trace de celui qui apportera aux Antilles françaises la guillotine comme symbole de la Révolution.

Malgré la diversité des thèmes suscités par les trois axes d'analyse retenus dans le numéro de *Sud* qui nous occupe, les articles suivants partagent un intérêt tout particulier pour le rapport existant dans l'œuvre du Cubain entre Histoire, mythe et littérature :

Carmen Vásquez : « Alejo Carpentier, historien de son époque ».

Jacques Leenhardt : « Ecrire l'Histoire ».

André Saint-Lu : « *La Harpe et l'ombre* : roman et Histoire ».

Gérard Dufour : « Le viol de Clio ».

François Delplat : « La réflexion sur l'Histoire dans les nouvelles d'Alejo

Carpentier ».

Daniel-Henri Pageaux : « Alejo Carpentier devant Haïti : *Le Royaume de ce monde* ».

Carlos Santander : « *La Harpe et l'ombre* dans la poétique de Carpentier ».

Jacqueline Tauzin : « *La Harpe et l'ombre* : signification d'une structure ».

Luis Bocaz : « *La Harpe et l'ombre* : au sujet du discours sur les régions périphériques »

Claude Fell : « Mythification et mystification dans *La Harpe et l'ombre* ».

Dans sa vie comme dans son œuvre l'écrivain cubain a fait toujours preuve d'éclectisme. Parmi les diverses activités qu'il exerce lors de son séjour parisien (1928-1939), il participe à des émissions radiophoniques, ainsi, lors d'une adaptation réalisée sous la houlette de Jean-Louis Barrault, Carpentier découvre la courte pièce *Le Livre de Christophe Colomb* écrite par Paul Claudel en 1927. Dès lors, et devant l'intention hagiographique du Français à l'égard du Navigateur, le Cubain se promet d'écrire un jour l'histoire de Colomb mais cette fois dépouillée de l'auréole dont certains ont voulu le couronner.

Carpentier a toujours accordé une attention particulière aux titres de ses romans, *La Harpe et l'ombre* n'échappe pas à cette règle qui prétend avant tout masquer l'intention véritable de l'auteur et le sens même de l'histoire. Le caractère énigmatique des titres incite certainement le lecteur à s'engager davantage dans le récit et dans les structures des œuvres du Cubain qui proposent, selon l'implication et le niveau culturel de celui qui les aborde, différents niveaux de lecture. Les épigraphes participent également de cette stratégie, c'est le cas pour le roman sur Colomb où s'établit une étroite relation entre le titre, l'épigraphe et les différentes parties de l'œuvre. Carlos Santander propose dans son article une explication assez convaincante pour résoudre le caractère énigmatique du titre. Il considère que l'épigraphe générale possède une forme binaire : « Dans la harpe, quand elle résonne, il y a trois choses : l'art, la main et la corde. Dans l'homme : le corps, l'âme et l'ombre ». Il souligne que, contrairement au titre, le binôme est ici la harpe et l'homme et non pas la harpe et l'ombre. Carpentier aurait conservé la harpe comme première partie du titre mais pour la deuxième il choisit la troisième composante de « l'homme » à savoir l'ombre. Santander propose l'explication suivante :

Cela constitue une démarche parallèle à celle qu'on trouve au niveau du personnage. D'un Christophe Colomb en chair et en os il nous reste un dossier de béatification, une historiographie, une légende, même un roman : une ombre de l'homme, une écriture'. (ibid.)

La volonté démystificatrice du roman apparaîtrait déjà dans le titre mais réservée uniquement au lecteur capable de décrypter l'énigme qu'il comporte.

La décision de combattre l'idéalisation du personnage principal évolue à l'intérieur du roman dans un mouvement crescendo qui rappelle la construction d'une sonate (allegro, andante, allegro molto vivace). N'oublions pas qu'avant de se lancer dans l'écriture, Carpentier a tenté une carrière de pianiste, passion musicale qui résonne en écho tout au long de ses œuvres et influence tantôt leurs structures tantôt leurs titres.

Citons par exemple *Concert Baroque* qui date de 1974 et *La Consagración de la primavera* de 1980, tristement traduite en français comme *La Danse sacrée*, sans négliger, certes, son essai *La música en Cuba* publié en 1946.

*La Harpe et l'ombre*, nous l'avons indiqué, retrace le procès de béatification de Colomb, dont l'idée naquit dans l'esprit du chanoine Giovanni Mastai-Ferretti, futur Pie IX, lorsqu'il s'embarque en 1823 pour le Chili en tant que conseiller du Délégué apostolique envoyé par le Vatican dans ce pays austral. Au cours de ce voyage, qui contribua à lui donner une nouvelle vision du monde et de la Chrétienté et à mieux saisir le rôle historique de Colomb, le chanoine décèle, telle une révélation divine, la nécessité de faire du Génois, et je cite Carpentier : « Un saint Christophe, Christophoros, Porteur du Christ, connu de tous, admiré par les peuples, universel par ses œuvres, universel par son prestige ». Dans la deuxième partie intitulée « La Main », Colomb sur son lit de mort et attendant son confesseur, revit en songe sa vie d'éternel aventurier. Carpentier démonte ici les différentes preuves avancées par les défenseurs de la cause qui ne sont autres que les écrivains français Roselly de Lorgues, Léon Bloy et postérieurement Paul Claudel. Considéré par ceux-ci comme « le Révélateur du Globe », « l'Ambassadeur de Dieu », le Rassembleur de la terre de Dieu, le Colomb de Carpentier devient : « l'homme-condamné-à-être-un-homme-comme-les-autres ».

Dans la dernière partie, le héros de la Découverte se transforme en un être invisible, une âme en peine qui suit pas à pas le procès entamé devant la Congrégation des Rites en vue de sa sanctification. Ce « protagoniste absent-présent » qu'est devenu Colomb, entend alors divers témoignages de grands hommes des lettres, dans un débat hors du temps et peuplé de fantômes « littéraires ». L'intertextualité, particulièrement riche dans cette troisième partie, vise à rendre crédibles les postulats avancés par les opposants du « bienheureux » Colomb. L'Avocat du diable fait alors comparaître le dominicain Bartolomé de Las Casas ainsi que Victor Hugo, Lamartine et Jules Verne, tous fortement impliqués, par ailleurs, dans la propagation de la dite « légende noire » de la Conquête espagnole.

De la même manière que les défenseurs de la canonisation de l'Amiral ont usé de leur pouvoir et de leur influence pour modeler un Christophoros Colombus : « la colombe porte-Christ », détenteur de vertus surnaturelles, le romancier cubain s'autorise tous les artifices possibles pour réduire en poussière le nouveau Jason voulu par le Pape Pie IX et ses acolytes français. Carpentier commence par démanteler l'image d'un Colomb partant vers le ponant, poussé par son extraordinaire courage et guidé par la grâce de Dieu, pour en faire un opportuniste qui, informé par d'autres marins de l'existence d'îles vers l'Ouest, se lance dans une entreprise beaucoup moins hasardeuse qu'il n'a voulu le faire croire. Selon Carpentier les mensonges de l'Amiral ne s'arrêteraient point là, le romancier reprend la thèse défendue jadis par l'historien Salvador de Madariaga sur les origines juives de Colomb ; de quoi faire retourner dans leurs tombes les pieux défenseurs de la cause colombienne. A l'encontre des premiers biographes du Navigateur, son fils Fernando Colomb et Bartolomé de Las Casas notamment, l'écrivain cubain ne fait aucune distinction entre la cupidité et la cruauté des Espagnols pendant la Conquête

et les vices qu'il attribue au Génois. Carpentier met l'accent sur certains aspects de la vie de Colomb que ses hagiographes français ont eu du mal à déguiser, spécialement son union illégitime avec la Biscayenne Beatriz Enríquez et le fils qui en est né. D'autres éléments négatifs fortement soulignés par l'auteur, sont le rôle d'initiateur de l'Amiral dans la traite des esclaves amérindiens ainsi que sa maladie de « l'or », mot repris des dizaines de fois dans son *Journal de Bord*.

Or, si ces aspects de la vie de Colomb se fondent sur des documents historiques, pour d'autres éléments, Carpentier s'aventure nettement dans le terrain de la fiction sans marquer aucune différence. C'est le cas des amours adultères entre le Navigateur et sa gracieuse et pieuse Majesté Isabelle de Castille, la Reine Catholique dont, par ailleurs, le portrait ressemblerait davantage à celui d'une vulgaire courtisane.

Force est de constater qu'au-delà du héros, le romancier vise également l'entreprise de la Découverte elle-même. Un autre exemple le confirme, il s'agit d'une lettre que l'astronome florentin Paolo Toscanelli aurait envoyée à un chanoine portugais en 1474 à propos d'une possibilité de voyage vers l'Inde par l'Ouest, document qui serait parvenu aux mains de Colomb, fait historique incertain dont se sert l'auteur de *La Harpe et l'ombre* pour dévaloriser davantage l'exploit de la flotte espagnole.

Tous ces éléments controversés ont effectivement réveillé l'intérêt des hispanistes français et des spécialistes de la littérature cubaine. Il n'est donc pas surprenant que ce roman de Carpentier soit le plus étudié dans le numéro du *Sud* qui nous occupe. Des dix études citées, six sont entièrement consacrées à *La Harpe et l'ombre*, tandis que l'article de Benito Pelegrin est une étude stylistique comparée entre *Le Concert Baroque* et *La Harpe et l'ombre*.

Les auteurs partagent leur admiration face au matériau bibliographique que Carpentier a dû consulter et qu'il cite abondamment. Comme dans d'autres romans de l'auteur déjà évoqués et relatifs à l'Histoire du continent américain, le romancier déploie, outre son génie littéraire, ses qualités de chercheur. Les spécialistes français ne ménagent pas non plus leurs efforts afin de suivre à la trace les diverses sources invoquées dans le roman.

Les avis des critiques partent dans différentes directions. Pour Claude Couffon, Carpentier fait passer le procès de béatification au crible de l'humour et en fait une œuvre picaresque. Jean-Pierre Resson, quant à lui, considère cet humour décapant comme un des aspects du discours engagé du Cubain. Jacques Leenhardt décèle une évolution considérable de la place de l'action dans l'œuvre de Carpentier qui culmine dans *La Harpe et l'ombre* et dont les causes doivent être recherchées dans la Révolution cubaine. Selon Carlos Santander, pour démythifier le surhomme que le Vatican a voulu faire de Colomb, le seul chemin demeure la littérature, celui que prend le romancier. Jacqueline Tauzin semble du même avis, elle ne voit pas la nécessité pour l'auteur de justifier, historiquement parlant, les hypothèses qu'il avance, car c'est la fable qui nourrit la grande Histoire. Luis Bocaz adapte une célèbre citation pour dire que *La Harpe et l'ombre* « occulte la sagesse sous l'apparence de la folie ». Pour Claude Fell, ce roman sur Colomb symbolise la rencontre entre le merveilleux de l'imaginaire européen et le merveilleux naturel du Nouveau Monde.

Incontestablement, le héros de la Découverte américaine demeure un sujet de

controverse même parmi les hispanistes français ; les articles de la revue *Sud* consacrés à *La Harpe et l'ombre* nous en fournissent un nouvel exemple. Le débat d'idées a lieu cette fois-ci entre André Saint-Lu et Gérard Dufour. Ce dernier publie un article en réponse à la communication fait par Saint-Lu lors du Colloque de la Sorbonne et à un article du même auteur publié dans la Revue *Les Langues Néo-latines* et intitulé « De quelques libertés du romancier avec l'histoire : à propos de *El arpa y la sombra* de Alejo Carpentier ».

Sans user des mêmes injures proférées jadis par Léon Bloy contre tous ceux qui ne partageaient pas sa vision sur Colomb, les deux professeurs défendent avec brio leurs propres lectures du roman. Beaucoup plus critique que ses collègues à l'égard de *La Harpe et l'ombre*, André Saint-Lu estime que Carpentier ne respecte pas les exigences historiques indispensables pour recréer le personnage principal de son roman, se limitant à détruire un mythe pour en fabriquer un autre. Il émet également des réserves quant à la liberté d'interprétation que s'autorise le romancier cubain notamment en ce qui concerne les oeuvres de Bartolomé de Las Casas et de Colomb lui-même dont le professeur est effectivement un spécialiste. Ces textes seraient employés pour rabaisser voire avilir le personnage dans le but de désavouer un procès qui devient dans l'œuvre de Carpentier : « un sommet de la fantaisie la plus débridée et du burlesque le plus extravagant ». Il s'en prend particulièrement aux licences historiques que l'auteur s'accorde lorsqu'il avance des hypothèses qui aujourd'hui « ne résistent pas à l'épreuve des documents ». Les critiques les plus acerbes concernent le recours délibéré à une intertextualité truquée qui, sans altérer une virgule du texte original, dénature cependant sa signification première, transgressant ainsi les principes de tout historien. Saint-Lu ne s'arrête pas là et dénonce, outre la falsification des sources, l'altération des textes qui dénote le non-respect du document.

Gérard Dufour hausse le ton et s'insurge contre la « pédanterie de Sorbonnicole » de certains... Il considère que, comme dans *Le Siècle des lumières*, Carpentier restitue dans *La Harpe et l'ombre* sa dimension mondiale à l'Histoire. Les défauts énumérés dans l'article de Saint-Lu prennent ici des allures de vertus. Pour cela, l'auteur cite Aristote comme l'a fait Carpentier lui-même dans la couverture de l'édition en espagnol du roman : « Ce n'est pas l'office du poète de narrer les faits tels qu'ils se déroulèrent mais comme ils auraient dû se passer ». Les licences historiques que s'autorise Carpentier – continue Dufour – ne sont point le résultat du hasard, le romancier se limite à user des mêmes droits d'invention dont Bloy et Claudel ont fait preuve mais cette fois avec l'objectif opposé, celui de révéler un Colomb fait de chair et d'os. Le but de Carpentier était de balayer l'emphase des hagiographes de Colomb par le ridicule et le sarcasme. Telle serait l'explication de la liaison entre l'Amiral et la Reine d'Espagne. Selon Gérard Dufour, le portrait que l'auteur cubain fait de Colomb serait le résultat d'une longue recherche scientifique qu'il inscrit dans le domaine de la linguistique appliquée à l'Histoire, tellement le romancier maîtrise l'écriture de l'Amiral au point de la reconstruire dans *La Harpe et l'ombre*.

La comparution d'auteurs prestigieux, et de leurs textes, devant la Congrégation des Rites, alors que la manière de les citer est fortement contestée par le professeur Saint-Lu, prend dans l'article de son collègue Dufour une toute autre signification. Selon ce dernier il s'agit de citations déjà utilisées par Léon Bloy et simplement reprises par

Carpentier afin de combattre les thèses des hagiographes français avec leurs propres armes. Pour le professeur d'Aix et malgré les apparences, la bataille que mène le Cubain dans *La Harpe et l'ombre* ne vise pas Colomb lui-même mais les intentions politiques occultes de Pie IX, représentant d'une Eglise ultra-conservatrice et rétrograde, qui se cache derrière les plumes de Roselly de Lorgues, Bloy et Claudel. C'est cette même hiérarchie vaticane, antisémite et réactionnaire, présidée par Pie XII, dont Costa Gavras fait le procès dans son film controversé *Amen* qui vient de sortir en France. Une intention idéologique voire politique demeure donc à l'origine du roman cubain, constituant une preuve supplémentaire de l'engagement que l'auteur a toujours affiché dans sa vie et dans son œuvre.

Moins passionné que dans le passé, le débat d'idées autour du personnage de Colomb et de son entreprise perdure, les différences de positions entre deux éminents universitaires français en fournissent un bon exemple. Or, la question demeure : doit-on exiger du romancier la rigueur documentaire dont fait preuve l'historien ? L'écrivain peut-il tout s'autoriser lorsqu'il proclame sa totale liberté fictionnelle ?

Carpentier semble bien profiter de cette double possibilité. Il consulte et traite l'information recueillie en tant qu'historien et l'exploite ensuite à sa guise dans ses écrits littéraires.

André Saint-Lu, sans doute plus sensible à l'histoire, aborde *La Harpe et l'ombre* comme un roman historique, vision que conteste son collègue qui l'accuse d'examiner le roman comme s'il s'agissait de corriger « une vulgaire copie d'agrégation ou une thèse de doctorat ». Carpentier peut interpréter, tergiverser voire inventer les actes qu'il impute dans sa fiction à Colomb – poursuit Dufour – du moment que le nom « roman » apparaît sur la couverture de l'ouvrage, comme c'est effectivement le cas.

Nous pensons qu'en effet, le mobile principal de Carpentier dans *La Harpe et l'ombre* ne consiste pas à souiller l'image du Navigateur, même si les actes qui lui sont imputés dans la fiction demeurent par ailleurs fort crédibles, voire possibles. Dans la lignée de son œuvre antérieure, ce roman vise un objectif plus idéologique qu'historique, il s'inscrit dans la mouvance engagée que le romancier a toujours défendue. L'auteur s'élève contre le complot hagiographique mené par le Pape Pie IX en personne et ses artilleurs français qui rêvaient d'élever la figure de l'Amiral de la Mer Océane au rang de bienheureux. L'objectif visé par l'Eglise de Rome dans ces temps difficiles pour la foi en Europe n'était pas seulement de faire du Génois un modèle de piété chrétienne mais de l'ériger comme symbole d'une nouvelle Eglise universelle réunissant l'Ancien et le Nouveau Monde. Qui mieux que le Découvreur pour jouer un rôle d'une telle importance ? Si l'on adopte cette optique, on comprend mieux le discours enflammé de Bloy qui place l'Amiral au niveau des justes de l'Eglise catholique :

Je n'ai vu aucune vie de Saint où les miracles soient plus fréquents (...) il révèle la Création, il partage le monde entre les rois de la terre, il parle à Dieu dans la tempête et les résultats de sa prière sont le patrimoine du genre humain.(op.cit. p.89)

L'opération tentée par le Vatican était essentiellement politique : Colomb, nouvel étendard d'une Eglise transatlantique, serait une arme redoutable contre toutes les idées



positivistes, libérales et laïques qui commençaient à gagner de plus en plus d'adeptes en Amérique latine au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Le romancier de la Révolution cubaine, l'homme de gauche que fut toujours Carpentier, s'insurge contre les manipulations des hiérarchies conservatrices qui, grâce au prestige de Colomb, voulaient conserver sous leur coupe les fidèles du Nouveau monde, qui aujourd'hui encore constituent les populations catholiques les plus nombreuses et les plus pratiquantes. Il semblerait que certaines églises nationales souhaiteraient même que le successeur de Jean Paul II vienne pour la première fois de ce continent découvert il y a cinq siècles par Colomb.

\* \* \* \* \*

Les vingt-six ans de travail infatigable de la Revue *Sud* en faveur de la diffusion d'auteurs peu connus en France, par le biais des numéros thématiques consacrés aux lettres étrangères rarement publiées en Europe et par l'attribution du prix Jean Malrieu aux poètes nationaux ou étrangers, place *Sud* dans la lignée des prestigieux *Cahiers du Sud* qui en s'éloignant du nombrilisme parisien a voulu proposer depuis Marseille une nouvelle alternative critique et une nouvelle politique éditoriale.

Dans la mouvance globalisante et néo-libérale qui fractionne de plus en plus la planète, la division manichéenne entre Nord et Sud persiste et tend à se polariser. Aujourd'hui le Nord est vu comme refuge des grandes puissances et le Sud perçu comme espace de contestation ; les villes de Davos et Porto Alegre symbolisent parfaitement ce clivage socioculturel. Par son nom, *Sud* semblerait donc porteuse d'une signification particulière, plus proche des minorités et de ceux qui n'ont pas la possibilité de faire entendre leurs voix. L'Amérique latine, celle qui va du Rio Grande à la Patagonie, fait effectivement partie de ce Sud et Cuba par sa Révolution constitue la figure de proue du combat contre l'impérialisme nord-américain et le sous-développement.

De ce point de vue l'intérêt particulier de la revue pour l'île de Fidel nous semble compréhensible : une poésie de la révolution, un romancier révolutionnaire, Alejo Carpentier, pourrait résumer l'image que *Sud* voulait communiquer au début des années quatre-vingts à ses lecteurs.

Le roman d'Alejo Carpentier *La Harpe et l'ombre* reflète cette même opposition entre Nord et Sud, entre colonisateur et colonisé, entre le saint Christophe Colomb des hagiographes français et le marin génois fait de chair et d'os du romancier cubain. La polémique universitaire qui s'instaure dans le numéro de *Sud* que nous avons analysé ne serait-elle pas aussi la confrontation entre une vision orthodoxe de ce que devrait être le roman historique et une autre plus « tropicale » qui donnera toute liberté à l'écrivain, une sorte de regard « sudiste » de la littérature ?